

par Chloé Enkaoua

Le bureau de...

Henri Brandford Griffith



Dans son bureau aux allures de salon cosy et aux tonalités indiennes, Henri Brandford Griffith va et vient, heureux de présenter l'endroit qu'il conçoit comme le prolongement de sa vie privée et de son histoire personnelle.



Avant de pénétrer dans l'antre du maître, une pièce intermédiaire, comme une sorte de sas. À mi-chemin entre la petite salle de réunion et la bibliothèque de travail, les associés du cabinet Brandford Griffith s'y retrouvent pour échanger sur des dossiers. Au mur, une photo datant de 1999 sur laquelle on les voit débattre le sourire aux lèvres de l'affaire BNP/Société Générale, une bataille boursière majeure qui avait opposé les deux banques pour le contrôle de Paribas. Il est vrai qu'en matière de droit boursier, la réputation d'Henri Brandford Griffith n'est plus à faire : depuis 1989 et ses débuts chez Gide Loyrette Nouel, il est intervenu sur bon nombre des grandes affaires de la place, dont Sopra/Steria, Hermès/LVMH ou encore Club Med. Des dossiers qui, si l'avocat rechigne bien souvent à en parler, ont presque tous trouvé leur place sur les étagères de sa bibliothèque, aux côtés des ouvrages de deux confrères ayant gagné son admiration : Jean-Denis Bredin et François Sureau.

« CHEZ MOI »

Perdue au milieu de cet univers studieux, comme un préambule à ce qui se cache derrière la porte du bureau, la photo d'un cénotaphe prise en Inde par la femme d'un ancien collaborateur du cabinet. « *C'est un petit bijou assez méconnu qui se trouve à trois kilomètres seulement du Taj Mahal, mais que personne ne pense aller voir* », commente Henri Brandford Griffith. Une fois les portes du bureau poussées et le pied posé sur l'épaisse moquette rouge, c'est une véritable ode à l'Inde. Tout ou presque dans la pièce s'y rapporte : meubles, gravures, dessins, peintures sur zinc, enluminures, sculptures, masques... On s'attendrait presque à voir passer sur les murs blancs et les moulures haussmanniennes le faisceau de la lampe d'un gardien de musée. Mais d'emblée, l'associé se défend : « *Il ne s'agit pas de faire une exposition ; ce n'est pas une galerie, mais un bureau personnalisé. Un avocat passant les trois quarts de son temps à travailler, il est important que son espace de travail soit dans la continuité de sa vie privée. Ici, je me sens chez moi.* » Une vie privée qu'Henri Brandford Griffith partage effectivement entre la France et sa maison en Inde, où il se rend dès que possible avec sa femme, dont la famille a participé à la fondation de la ville de Pondichéry. Henri Brandford Griffith, de son côté, ne manque pas d'évoquer l'un de ses oncles qui fut gouverneur général des Indes. Un pays de cœur et d'histoire, donc. « *La première fois que nous avons été acheter des objets chez Phillips, l'un des plus grands antiquaires de Bombay, nous sommes tombés d'emblée sur une photographie de cet oncle* », évoque-t-il.

MADE IN INDIA

La première fois chez Phillips fut loin d'être la dernière : presque tout le mobilier et les objets trônant dans le bureau proviennent en effet de la prestigieuse maison indienne. À tel point que le propriétaire des lieux est devenu un ami, à qui l'avocat rend presque systématiquement visite lors de ses escapades. « *Un jour, je me suis retrouvé nez à nez avec Mick Jagger dans la boutique. Il venait voir un match de cricket à Bombay. Nous avons un peu parlé et il m'a même demandé de le prendre en photo avec*





le propriétaire avec un petit appareil photo, se souvient l'associé, amusé. C'était un moment très convivial et sympathique. En Inde, les vedettes ont l'impression d'être plus tranquilles et sont donc plus détendues. » De ses virées chez Phillips, Henri Brandford Griffith a rapporté toutes sortes d'objets, dont quelques-uns pour le moins originaux, comme la fenêtre d'une maison rajasthanienne montée en table basse, ou une sculpture très colorée représentant Garuda, l'homme-aigle issu de la mythologie hindoue et véhicule du dieu Shiva. « Dans la rue, lorsqu'il est arrivé dans sa grande caisse en bois, les gens étaient interloqués car ils se demandaient s'il était démoniaque », raconte-t-il en riant. En face de son bureau, entre la cheminée et la bibliothèque, une photo en noir en blanc offerte par sa femme représentant deux enfants au bord de l'eau dans la ville de Bénarès, située sur la rive gauche du Gange. « Pour moi, cette photo évoque une certaine éternité et en même temps une force de vie : ces deux enfants, comme un défi, se tiennent devant le Gange dont on n'imagine pas la force du courant sans l'avoir vu de ses propres yeux », détaille l'avocat, le regard perdu au loin. Seule œuvre parisienne : un grand tableau aux tons rouges acheté dans une galerie d'art lors de la création du cabinet en 2001. « Tout simplement parce que j'aime cette couleur », balaye-t-il rapidement.

AMOUR DE L'ÉCRIT

Sur son bureau en bois, réplique de celui de l'homme d'État français Edgar Faure, l'associé s'attarde en revanche un peu plus. Montrant la tache de café en son centre – « on me dit que ça fait très chic » –, il précise qu'en temps normal une multitude de dossiers la recouvrent. Confidentialité oblige, ils ont été rangés loin des regards indiscrets... « Pourtant je suis très

“papier” », souligne-t-il avant de faire remarquer qu'aucun ordinateur n'a trouvé sa place sur son bureau. « Je suis un peu réfractaire aux ordinateurs. Quand je n'écris pas à la main, j'utilise mon Blackberry. » Outre l'absence de technologie dans cet espace de travail quelque peu désuet, nulle photo des cinq enfants de l'avocat. « Je ne suis pas très friand des photos des êtres aimés car je trouve cela très figé. Et puis, j'ai la chance de voir mes enfants passer de temps en temps au bureau », se justifiait-il. Il faut chercher plus loin pour trouver des traces de la famille Brandford Griffith. Sur ce meuble en bois, par exemple, où trône une carte postale du collège Magdalen d'Oxford sous la neige, envoyée par son père qui y a fait ses études. Ou encore sur le mur sur lequel est encadrée une photo de son arrière-grand-père, avocat et grand juge anglais. « Mon seul lien avec le droit dans ma famille », explique l'associé. Les livres, véritable passion de l'avocat, s'accumulent en revanche dans les lieux. Presque timidement, il glisse en posséder chez lui... 50 000. « Je lis à la fois en français et en anglais et j'aime énormément de choses, donc cela finit forcément par faire beaucoup », minimise Henri Brandford Griffith, avant de tempérer : « Je ne suis pas bibliophile, cela ne m'intéresse pas d'acheter des livres chers pour les laisser ensuite prendre la poussière. J'achète des livres à lire. » Sa collection, de Camus à Proust en passant par Michaux, il n'en est pourtant pas peu fier : « L'autre jour, un client m'a dit : voici un vrai bureau d'avocat ! La présence des livres contribue à instaurer une atmosphère confortable et rassurante. » Dans un dernier regard circulaire à la pièce, il conclut : « Lorsque les clients font face à une crise, par exemple de gouvernance, il faut qu'ils puissent se détendre et se sentir à l'aise dans un décor chaleureux. Cette pièce, à la fois simple et agréable, correspond par ailleurs parfaitement à l'esprit du cabinet. » □